

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André LECLERQ

La mort de saint Augustin : pour le XV^e
Centenaire de la mort de S. Augustin,
28 août 430 - 28 août 1930

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 138-144

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

POUR LE XV^E CENTENAIRE
DE LA MORT DE S. AUGUSTIN

28 AOUT 430 — 28 AOUT 1930

LA MORT DE SAINT AUGUSTIN

C'est le 28 août 430 et peut-être plus précisément dans la nuit du 28 au 29 que S. Augustin rendit à Dieu sa grande âme. Les circonstances nous en sont, fort heureusement, assez bien connues, grâce à l'évêque de Calame, Possidius, disciple et ami du saint, qui fut témoin de sa maladie et de sa mort et qui nous en a laissé le récit, si simple dans sa brièveté et si émouvant.

Hippone, la ville épiscopale d'Augustin, était alors assiégée par les Vandales. Les populations des environs s'étaient réfugiées à l'abri de ses murailles. Plusieurs évêques, et les meilleurs amis d'Augustin sont parmi ces réfugiés. Lui s'emploie de son mieux à reconforter son peuple, à encourager la résistance dont la responsabilité incombe au comte Boniface. De tels soucis, qui s'ajoutent aux charges de l'épiscopat, ne l'empêchent pas d'ailleurs de continuer la lutte qu'il a entreprise contre l'hérésie pélagienne, et tout le temps que n'absorbent pas ses devoirs d'évêque et de défenseur de la cité, et ceux plus doux de l'hospitalité et de l'amitié, il le consacre à la réfutation d'un ouvrage de Julien d'Eclane, le champion de l'hérésie nouvelle. Lourd travail pour un vieillard de 76 ans qui n'eut jamais qu'une santé médiocre ! C'est au milieu de ces alarmes et de ces occupations, que la fièvre vint le terrasser, probablement vers le début du mois d'août. Force lui fut de lâcher cette plume qui depuis plus de quarante ans n'avait jamais eu le temps de sécher, d'abandonner à

Dieu son peuple et sa ville pour lesquels il ne cessera pourtant plus de prier, et de s'étendre sur le lit où la mort, quelques jours plus tard, viendra le visiter.

Tout cela, il le fit de la manière la plus simple. Se rappelant qu'il avait souvent recommandé à ses fidèles de s'adonner, avant la mort, à une véritable et sincère pénitence, il voulut faire lui-même ce qu'il avait enseigné aux autres : aussi pria-t-il ses familiers qu'on voulût bien lui transcrire les sept psaumes de la pénitence et il les fit apposer sur la muraille, près de son lit, pour les avoir toujours devant les yeux. Il demanda aussi qu'on le laissât seul dans sa chambre et que ses amis ne vissent le voir qu'aux heures où le médecin venait le visiter et où on lui apportait quelque nourriture. Il passa ainsi dans la solitude et la méditation les dix derniers jours de son existence.

C'est vers ce temps-là et auprès de son lit que Dieu opéra le seul miracle dont nous parlent les biographes. Voici le récit de Possidius : « Alors qu'Augustin était malade et au lit, un homme vint le trouver, lui amenant un malade pour qu'il lui imposât les mains et le guérît. L'évêque répondit que s'il avait quelque pouvoir sur la maladie, il s'en serait déjà servi pour lui-même. L'homme alors lui dit qu'il avait eu un songe dans lequel il lui avait été dit : Va vers l'évêque Augustin afin qu'il impose les mains à ton malade, et il sera guéri. Entendant cela, Augustin fit ce qu'on lui demandait, et le malade fut guéri. »

Augustin ne fit pas de testament. Il ne pouvait pas en faire, ayant dès le temps de sa conversion renoncé à toute possession personnelle. Il laissa cependant à son entourage quelques recommandations au sujet des biens de son église, des monastères d'Hippone et, par-dessus tout, au sujet de la bibliothèque épiscopale dont il supplia qu'on prît le plus grand soin. Ce vœu sera exécuté et quand, quelques années plus tard, la ville devra être abandonnée au pillage des barbares, on fera passer en Sardaigne ce très précieux trésor. Sans cette précaution, plusieurs, sans doute, des écrits d'Augustin, ceux qui

n'avaient pas encore été recopiés et répandus en dehors d'Hippone, ne seraient jamais parvenus jusqu'à nous. Lui, cependant, pensait, non à sauver ses propres écrits, mais à garder, pour ses successeurs et son clergé, des manuscrits recueillis péniblement et à grands frais.

Jusqu'au bout, le vieil évêque conserva toute sa lucidité d'esprit et de langage et aussi toute sa sérénité. Quand sa dernière heure sembla venue, tous ceux de sa maison se rangèrent autour de lui, et lui-même ne cessa de prier avec eux que pour s'endormir doucement dans le sommeil de la mort. Possidius était là, et il ne nous donne pas d'autres détails.

Après les funérailles, son corps fut déposé dans la basilique de St-Etienne, où il avait si souvent parlé. Il n'y reposa que pendant quelques décades. Vers 486, S. Fulgence, évêque de Ruspe, et S. Eugène, évêque de Carthage, chassés d'Afrique par les Vandales triomphants, l'emportèrent avec eux en Sardaigne, en même temps que les manuscrits. Deux siècles plus tard, la Sardaigne était au pouvoir des Sarrasins. Vers 710 ou 720, le roi des Lombards, Luitprand, racheta de leurs mains la précieuse relique, pour le prix de 60.000 écus d'or, et la déposa à Pavie où elle est encore. En 1842, on en détacha le bras droit qui fut ramené solennellement à Bône. Bône est le nom de la ville moderne qui s'élève aujourd'hui à proximité de l'antique Hippone, au diocèse de Constantine en Algérie, et où on peut espérer voir reflleurir bientôt une chrétienté digne de succéder aux ouailles d'Augustin.

*

Voilà le récit si simple, on pourrait dire, si banal, du passage de vie à trépas de celui qu'on peut, sans hésiter, saluer comme l'un des plus grands génies chrétiens, sinon le plus grand, et comme l'un des plus grands saints dont l'Eglise s'honore. On s'attendrait peut-être à quelque récit rempli d'actions héroïques ou de discours sublimes, une mort de

philosophe à la Socrate, ou une mort de martyr à la S. Cyprien ? Rien de tel. Augustin est mort dans son lit, après quelques jours de fièvre, sans rien dire ni rien faire d'extraordinaire, comme tout le monde.

Du moins en est-il ainsi, si l'on se borne à considérer ce qui paraît aux yeux. Mais pour peu qu'on cherche à pénétrer dans l'intimité des états d'âme, qu'on s'attache à recueillir dans sa vie et dans ses écrits de quoi soupçonner ce que purent être ses sentiments vis-à-vis de la mort, on aura tôt fait de s'apercevoir jusqu'à l'évidence que la mort d'Augustin ne fut pas et ne pouvait pas être une mort quelconque. Une petite promenade à travers la vie et les pensées familières d'Augustin suffit pour se rendre compte qu'il dut accueillir la mort avec un immense élan de joie et qu'il dut, si l'on osait dire, vivre sa mort avec une suprême intensité de sentiment. Et c'est à cela qu'il faut s'arrêter, si l'on veut dépasser la banalité du cadre historique et connaître, de la mort d'Augustin, ce qui fait son originalité et sa véritable grandeur.

Lorsqu'après les écarts de l'intelligence et du cœur qui avaient dispersé son ardente jeunesse, Augustin, âgé de trente et quelques années, eut enfin trouvé dans la foi de sa mère, dans les enseignements d'Ambroise et dans la grâce du baptême, de quoi orienter définitivement vers Dieu seul son insatiable appétit de savoir et d'aimer, il s'était promis de ne plus connaître que deux choses : Dieu et son âme. Dieu, pour sonder toujours davantage l'infinie perfection de Celui qui les résume toutes en Lui ; son âme, pour en apprécier toujours davantage l'indigence et le vide : « Noverim te, noverim me », soupirait-il dans ses longues méditations solitaires. « Que je vous connaisse pour vous aimer ; que je me connaisse pour me mépriser ! » Mesurer cet abîme que creuse mystérieusement dans le cœur humain le besoin d'aimer, et dont le vide, qui lui fait horreur, le pousse à chercher partout, fiévreusement, dans les choses créées, de quoi le combler, tel un nouveau tonneau des Danaïdes ; mesurer aussi l'infini divin qui ne se mesure pas et comprendre que

seul cet infini peut remplir cet abîme comme l'Océan remplit les pores de l'éponge qui y est plongée..., tout cela constitue le thème fondamental dont il veut faire désormais l'unique objet de ses réflexions. Pour s'y livrer tout entier, il a quitté Milan et son emploi de rhéteur officiel. Grâce à des amis, il est délivré du souci de sa subsistance. L'ambition qui le tenaillait jusqu'ici, de se faire une réputation littéraire à l'exemple de son compatriote Apulée, le héros de ses rêves d'adolescent, n'a plus aujourd'hui de prise sur lui. Le monde vraiment n'existe plus. Dieu et l'âme, voilà tout. Déjà, il s'est séparé de celle qu'il ne pouvait appeler que la mère de son fils. La Philosophie, si elle le retint un moment encore, ne put lui cacher longtemps sa vanité foncière. Soit à Ostie où la mort de sa mère vint encore libérer pour Dieu quelques-unes des meilleures fibres de son cœur, soit à Thagaste où il change en monastère, pour s'y ensevelir vivant, le petit domaine qui lui venait de son père, dernier lien qui aurait pu l'attacher au monde, Augustin est toujours et de plus en plus fidèle à son programme. Il ne connaît plus que Dieu et l'âme, mais il les connaît de mieux en mieux.

Cette nouvelle vie comble ses désirs ; il est déterminé à s'y fixer, et peut-être aurait-il consommé une vie obscure, dans la prière et la contemplation, si l'évêque de la ville d'Hippone, le vieux Valère, à la recherche d'un homme qui fût capable de l'aider dans sa charge, et, éventuellement, de lui succéder, n'eût jeté les yeux sur lui. Augustin eut beau protester, chercher à se dérober, demander au moins un peu de temps pour étudier les Saintes Ecritures, il n'obtint rien, et, coup sur coup, le voilà prêtre, chargé de la prédication dans Hippone, évêque, coadjuteur de Valère et bientôt son successeur.

Qu'est devenu dans ces aventures imprévues son programme de contemplatif : Dieu et l'âme ? La vie d'un évêque d'Hippone dans le premier quart du V^e siècle est loin d'être une sinécure. Administrer son diocèse au spirituel et au temporel, distribuer chaque jour le pain de la doctrine à une foule toujours avide de sa parole, présider à la vie de cette espèce de monastère et de séminaire à la fois qu'il a

fait de sa maison épiscopale, entreprendre plusieurs fois par an le voyage de Carthage, qui est à dix jours de marche, ou de telle autre ville, pour prendre part à un concile, combattre une hérésie, un schisme, répondre par ses lettres, ses traités, et dans tous les domaines, à une consultation qui peu à peu devient quasi universelle, s'occuper même bientôt des intérêts de la cité et de ceux de toute la province, en ce temps où le gouvernement impérial défaillant ne parvient plus à assurer l'ordre ni même la sécurité de l'empire, quelle tâche absorbante, surhumaine, écrasante ! Augustin ne cherche pas à s'y dérober. Entre son âme et Dieu il y a désormais un troisième terme : les âmes, les âmes à sauver, les âmes à éclairer, à soutenir, à encourager, à conduire jusqu'à Dieu. Il a compris qu'il lui est impossible de se soustraire à cette destinée et que c'est par l'activité pastorale que doit passer l'itinéraire de son âme à Dieu. Il avait rêvé celui de la contemplation. Il avait rêvé de l'office de Marie, et Dieu lui impose celui de Marthe, comme il s'exprime lui-même. Il est résigné, mais il n'est que résigné ; il sait que ces encombres dureront autant que sa vie : il accepte sa destinée, mais de quel cœur désormais il soupire après la mort comme après une délivrance ! De plus en plus elle lui apparaît le plus désirable des biens.

La vie, d'ailleurs, se charge de le mortifier. Ses dernières années furent assombries au-delà de toute expression. Rome est tombée aux mains des barbares. Le comte Boniface, gouverneur militaire de l'Afrique, en qui Augustin avait mis toute sa confiance, trahit honteusement les intérêts de l'empire, par suite de sa jalousie pour Aèce, le favori de l'impératrice Placidie, et livre sa province aux Vandales. Se ressaisissant, mais trop tard, il essaie en vain de les arrêter. Partout c'est le pillage, l'incendie et aussi, hélas ! l'apostasie en masse. Il n'y a bientôt plus que trois villes encore intactes : Carthage, Hippone et Cirthe. En même temps, l'hérésie redouble, c'est l'arianisme, c'est le pélagianisme. Augustin vient de recevoir de Rome le livre de Julien d'Eclane dont on lui demande la réfutation. Boniface se réfugie dans Hippone. Au début de 430, les barbares assiègent

la ville. Augustin tombe malade. Nous savons le reste.

Peut-on douter des sentiments qui furent ceux d'Augustin quand il sentit approcher sa dernière heure ? Lui qui depuis longtemps ne trouvait plus qu'un goût amer à toutes les choses créées, lui qui aspirait avec passion à ce moment où son âme se trouverait enfin face à face avec son Dieu, pouvait-il éprouver autre chose qu'une immense impression de soulagement, pouvait-il ressentir en lui-même autre chose qu'un puissant élan, l'envol de l'âme que Dieu attirait depuis longtemps et qui soudain est délivrée de la pesanteur du corps ? Enfin, son intelligence trouverait la lumière, et son cœur le repos ! Et de tout cela qu'est la mort pour un chrétien, Augustin avait dès longtemps une notion parfaitement claire et si familière qu'elle ne peut pas ne pas s'imposer à son esprit dans le moment suprême. A beaucoup d'hommes, la mort semble une odieuse nécessité, un trou béant sur l'inconnu. Pour un chrétien, et dans la mesure même où sa foi est éclairée et sa conscience pacifiée, elle apparaît comme une heureuse délivrance et comme le portail d'un monde meilleur. Pour Augustin qui fut chrétien de cœur et de pensée, autant, dirait-on, qu'un homme peut l'être, c'est dans une intense et douce lumière que ce sourire de la mort apparut aux yeux de sa foi, et c'est, à n'en pas douter, dans la sérénité, l'amour, la paix et la reconnaissance que son *âme* sentit approcher le moment de se trouver enfin devant *Dieu*, face à face et pour toujours.

André LECLERCQ